

À l'occasion du 92^e anniversaire de la commémoration du 11-Novembre, Centre Presse consacre cette page en publiant des écrits témoignant de la véritable situation du front. Outre les articles sans équivoque de François Rubira⁽¹⁾, ou de Frantz Jourdain, (1847-1935, architecte, critique d'arts et homme de lettres)⁽²⁾, nous publions un courrier de Joseph Vergnes, jeune agriculteur au village de La Salvat-Peyralès, écrivant du front à son frère Élie. Cette lettre nous a été transmise par Ghislaine Besse, collaboratrice au journal et petite-nièce des deux soldats. Dans « La gloire du drapeau », François Rubira fustige : « Que de crimes commis sous ses plis vénérés !.../...Des milliers de soldats ont obéi à l'ordre unique pour toutes les armées : "Suivez votre drapeau et donnez votre vie, pour qu'il reste debout, face à votre ennemi !" ». Le jour de l'armistice, le maréchal Foch adressa aux soldats alliés le message suivant : « Soyez fiers. D'une gloire immortelle, vous avez paré vos drapeaux. La postérité vous garde sa reconnaissance ! ». « Écœurante hécatombe ! » écrivait en son temps Frantz Jourdain. La France payait très cher sa victoire : 1 467 000 soldats français sont morts dans les batailles, dont 70 000 soldats venus des colonies. (3,7 % de la population métropolitaine a été tuée de 1914 à 1918 contre 2,9 % pour la population allemande)... 27 % des hommes de 18 à 27 ans disparurent dans la guerre. La jeunesse était décimée. À cela s'ajoutent 750 000 orphelins et 630 000 veuves, sans oublier les 250 000 victimes de la grippe espagnole. Signée à 5 heures du matin, l'armistice entra en vigueur à 11 heures, le 11 novembre 1918 et tandis que les cloches des églises sonnèrent dans les villes et les villages, les clairons retentirent sur l'ensemble du front. Alors, Georges Clemenceau, président du conseil, déclara à la tribune du Palais Bourbon : « Honneur à nos grands morts qui nous ont fait cette victoire... Quant à nos vivants qu'ils soient salués d'avance ! Nous les attendons pour la grande œuvre de reconstruction sociale. Grâce à eux, la France hier soldat de dieu, aujourd'hui soldat de l'humanité, sera toujours le soldat de l'idéal »⁽³⁾. Dans l'euphorie de la paix et de la victoire, le peuple crut le 11 novembre 1918 qu'il avait gagné la guerre et que la « der des der » se terminait. Terrible illusion.

Éric Guillot

(1) Extrait de *Moi, Monsieur, mon pays c'est Viviez*, par François Rubira lire Centre Presse du dimanche 17 octobre 2010.

(2) Extraits de *Paroles de Poilus*, lettres et carnets du front de 1914-1918, introduction de Jean-Pierre Guéno Éditions Libro (Paris 2000) et de *Déshonorons la guerre d'après les fragments rassemblés par Claude Confortès*.

(3) Histoire de la France contemporaine. Éditions sociales, Paris, 1980.

Le monument aux morts

■ Dans toute ville ou village de France, on trouve une église et son clocher, une mairie avec parfois fronton gothique, une école laïque et gratuite. Et, soit près de l'église, soit près de la mairie, ou collé à l'école, ici, dans ce pays, tout le monde a le sien. Qu'y a-t-il de plus classique qu'un monument aux morts ?

D'abord, ça sert de point de repère de différentes manières. Bien sûr dépôt de gerbes, drapeaux et roulements de tambour. Ou simple lieu de rendez-vous ; mieux encore, balise pour course cycliste : « Ils tourneront au monument... ».

De plain-pied ou sur socle, en granit, en marbre ou pierre de Volvic, ils ont pour lien commun de tristes et longues listes de morts pour la patrie en 14-18 ? Les sculpteurs n'ont pas ménagé leur peine, donnant aux monuments comme un semblant de vie. Marianne hautaine brandissant le drapeau, à ses pieds le cadavre d'un soldat, le héros. Mère républicaine donnant un dernier baiser à son fils trucidé. Et des poilus : Des poilus sous toutes les formes : debout fléchis, blessés, à genoux, avec ou sans fusil, bouche ouverte ou fermée, souvent le poing levé, ce signe de courage. Ils sont souvent sans casque, offrant à notre vue leurs têtes ensanglantées. Et j'allais oublier l'image si cruelle et pourtant immortelle. Qu'y a-t-il de plus vrai, pour penser au carnage, que ce long couteau pointu, souvent dentelé, planté comme un défi tout au bout du fusil, la baïonnette ? La baïonnette ou l'art et la manière d'étriper l'ennemi ; ou de sentir à son tour, tout au fond de ses tripes, remuer sans pitié ce couteau de boucher. Ils ont tant donné, ces poilus de 14, qu'aucun de ces monuments ne me semble assez beau.

À Viviez, je l'ai connu, au milieu de la place de la Victoire. Entouré de hautes grilles noires, à l'ombre des tilleuls, je revois ses quatre obus posés aux quatre coins. La grande statue blanche qui chante son refrain : « Aux enfants de Viviez morts pour la patrie ». Et sur ses quatre faces, dans le marbre gravé, les noms des quatre-vingt-quatre sacrifiés. En premier, ceux de 14-18, ceux soi-disant de la der des der. Mais l'armée est sévère et soumet à la hiérarchie. Les premiers sur la liste seront les officiers, puis les sous-off et puis l'homme de troupe, le trouffion, le poilu, la deuxième classe, la chair à canon.

L'année 1914, celles des pantalons garance, ces cibles idéales offertes à l'ennemi. Puis, habillés de bleu, ils sont montés au feu. Au début, à découvert, comme une chasse à courre ? J'avance, tu recules, tu avances, je recule. Puis tapis dans les trous d'obus. La bataille s'enlise et, par instinct de survie, tout le monde s'enterre. Les bruits de pelle et de pioche couvrent le canon du boche. Des deux côtés, de la glaise de l'Artois, de la craie de Champagne jusqu'aux rochers des Vosges, les veines de la mort sont tracées. Pour quatre longues années, la tranchée vient de naître et avec elle une autre façon d'être.

L'été, parmi les barbelés, sur le terrain défoncé, un coquelicot se dresse, donnant aux poilus des envies de pleurer. L'hiver, lui, est terrible : pluie, boue, neige, sang et glace mélangés. Les victoires ont des noms de fleuves ou de bastions : victoire de la Marne, Verdun, Douaumont. Les défaits ont aussi leur surnom : c'est à Craonne, sur le Chemin des Dames. Venez mourir, messieurs, 14-15-16-17-18, quatre ans d'enfer, pour allonger vraiment ces listes de malheur. Tous les jours sont jours sombres pour le vieux femme du pays qui, la tête basse, vient frapper à vos portes. Mères, femmes, orphelins, il vous tend d'une main qui tremble, (sans un mot, à quoi bon ? Tout le monde connaît maintenant), l'horrible papier bleu. Cris, pleurs, sanglots. La porte se referme et l'homme de la loi a déjà dans ses doigts un autre papier bleu.

Et ce fut la Victoire ! Tant de millions de morts se joignent à notre gloire que de se savoir vainqueur me semble dérisoire. Enfin, c'est sûr, c'est la dernière ! On a enfin compris !

J'avais huit ans quand les cloches ont sonné à la volée pour demander aux hommes de paix de repartir en guerre : ajoutons une plaque pour 39-45 ! Une plaque aussi pour nos braves FFI. Et tout en bas, faut pas qu'on les oublie, les jeunes de chez nous tués en Algérie. De la place de la Victoire à celle de l'église, par deux fois déplacé, le monument aux morts, maintenant sans ses grilles, reste, pour peu de temps peut-être, lieu de recueillement. Il reste deux poilus de 14, je l'ai lu dans la presse.

Et les guerres se succèdent sur tous les continents. Les monuments, les plaques, les statues ont donc de l'avenir et les graveurs de marbre du travail pour la vie.

FRANÇOIS RUBIRA

Écœurante hécatombe



Félix Vallotton (1865-1925), Verdun 1917.

Lettre de Joseph Vergnes (jeune agriculteur à La Salvat-Peyralès) à son frère Élie au front en 1915

Bien cher frère,

Je réponds à ta carte que j'ai lue avec grand plaisir de te savoir toujours en bonne santé, c'est ce qu'il y a de mieux. Quant à moi, je suis toujours le même. J'ai eu des nouvelles de la maison. Ils sont toujours en bonne santé.

Quant à Lucie, depuis le mois de mars, je n'ai pas eu de ses nouvelles, pourtant je lui écris souvent. Je suis toujours dans le même secteur. On y est pas trop mal malgré que les obus tombent bien près. Espérant que ça finira un jour et que nous aurons le bonheur de nous revoir pour pouvoir nous embrasser.

Ton frère qui t'embrasse bien fort.

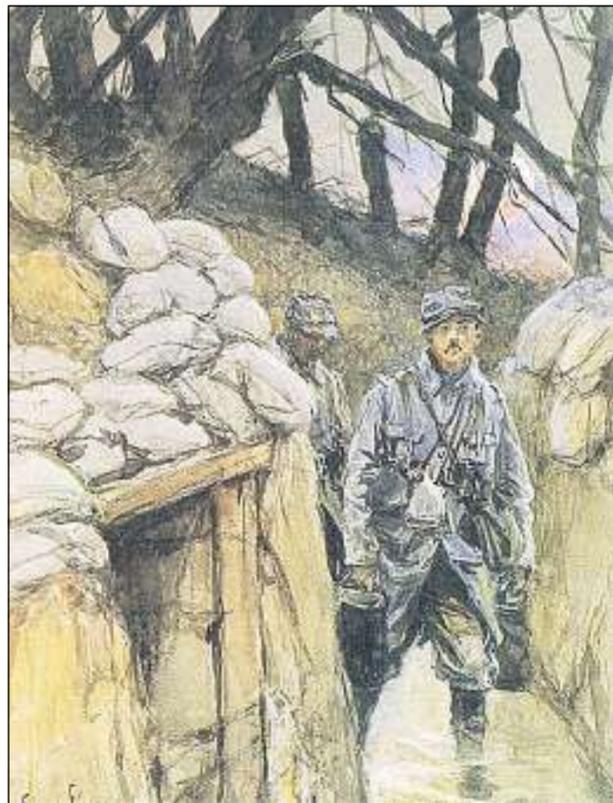
JOSEPH VERGNES

(Joseph est décédé en 1915, sur le front ainsi que son frère Élie, la même année).



Blessés dans le couloir du fort de Vaux dans la Meuse, mai 1916.

(Photo de Roger-Viollet, reproduction Centre Presse)



Aquarelle de François Flameng (1856-1923). Soldat dans la tranchée, 28 juin 1915.

La gloire du drapeau

■ Tous les drapeaux, même en temps de paix, sont fichés sur des hampes de bois, souvent d'acier. Tenus par des mains fermes, ils peuvent en un éclair devenir menaçants, des lances acérées que peu de corps arrêtent car, à l'évidence, ils sont faits pour tuer. Et, si au cours de la bataille, on le tient bien haut et bien dressé, c'est que, à sa vue, tous se sentent absous et tuent sans retenue, avant d'être tués.

Dans des batailles absurdes, face à face, les futurs morts des premières rangées prient les uns pour les autres, se sachant condamnés. Et sous les lys des Rois, ne plus entendre cette phrase maudite : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers ! »

Que de crimes commis sous ses plis vénérés ! Qu'il soit uni, bicoloré ou, mieux encore, tricoloré, qu'il soit garni de fleurs de lys, de croissants, d'épées, d'aigles ou de lions, qu'il montre sa croix chrétienne ou bien gammée, la svastika maudite, égale en son carnage au bon soleil rouge du pays du Levant. Qu'on y voit des étoiles aussi, des grosses et des petites, jaunes ou blanches, mais toujours sur fond rouge, couleur de sang.

La faucille et le marteau ont eu aussi leur place, donnant notoriété au nom de Stalingrad. La Volga était rouge mais ils étaient vainqueurs. Et flotte, beau drapeau rouge, sur les ruines glacées ! Sous le soleil aussi, on se tue pour sa gloire. La bannière étoilée avec ses bandes rouges, à main nue, est plantée sur un terre rocheux. Okinawa a donné sa part de morts à l'Amérique. Mais le petit G.I. ou le glorieux Marine rentreront au pays, Arkansas ou Virginie, enroulés dans ses plis.

Ainsi va la Terre et ainsi vont les hommes. Des hordes d'Attila à celles de Gengis Khan, des armées d'Alexandre le Grand aux centurions romaines, des milliers de soldats ont obéi à l'ordre unique pour toutes les armées : « Suivez votre drapeau et donnez votre vie pour qu'il reste debout, face à votre ennemi ! » Des conquistadors aux tranchées de 14 où flottent face à face les différents drapeaux donnant à tous, le droit à participer à l'éternel massacre.

Ironie de l'histoire, ennemis aujourd'hui, frères d'armes demain.

Rêvons un peu à un drapeau unique, ni trop grand ni trop beau. Disons de la couleur des cieus et qu'en levant les yeux vers la voûte céleste, les hommes arrêtent enfin de se tuer entre eux.

Et qu'il n'y ait plus ni orphelins ni veuves à cause d'un drapeau.

FRANÇOIS RUBIRA

Écœurante hécatombe

■ Un engagement auquel prit part la brigade, lui parut bête et sinistre. On s'était fusillé sans se voir, et une compagnie de mobiles, en réserve derrière une ferme, l'arme au pied, avait été décimée par une batterie prussienne dont on n'apercevait pas la flamme ; lâches et courageux avaient été frappés sans savoir d'où venait la mort.

Des hommes étaient tombés titubant comme des ivrognes, bouillant comme des lapins, les cadavres marquaient la place de taches rouges et bleues, prenaient des poses comiquement macabres, des recroquevillements de pantins cassés, des fantômes se mouvaient dans la fumée, chétifs et falots, avançant, reculant, déchargeant rapidement leur chassepot, sans viser, sans colère, mécaniquement, le visage morne. Oh ! Le mensonge des tableaux, des romans, des récits militaires.

Où était-elle la bataille traditionnelle, nimbée d'héroïsme, avec des folles chevauchées, des stridentes fanfares, les chatolements d'étendards, les régiments roulant en avalanches, les chaos des titans, ces carnages épiques qui tiraient une grandeur de leur majestueuse horreur ? Et les nobles attitudes des officiers entraînant les soldats le sabre au clair ?

Et les blessés criant :

« En avant ! » La main sur le cœur ?

Et les bataillons courant, la tête haute, au-devant de la mitraille ? Et l'ivresse de la lutte, et la folie du sacrifice ?

Au lieu de ce tableau grandiose, une chasse à l'affût, une boucherie de moutons résignés, un spectacle repoussant, une tuerie stupide, une écœurante hécatombe.

FRANTZ JOURDAIN